

ESSENCE DE L'HOMME¹

Condition de l'homme dans l'univers. — Et après quelques moments de silence, le Génie reprit en ces termes :

« Je te l'ai dit, ô ami de la vérité ! l'homme reporte en vain ses malheurs à des *agents obscurs et imaginaires* ; il recherche en vain à ses maux des *causes mystérieuses*... Dans l'ordre général de l'univers, sans doute sa condition est assujettie à des inconvenients ; sans doute son existence est dominée par des *puissances supérieures* ; mais ces puissances ne sont ni les décrets d'un destin aveugle, ni les caprices d'êtres fantastiques et bizarres : ainsi que le monde dont il fait partie, l'homme est régi par des *lois naturelles*, régulières dans leur cours, conséquentes dans leurs effets, immuables dans leur essence ; et ces lois, *source commune des biens et des maux*, ne sont point écrites au loin dans les astres, ou cachées dans des codes mystérieux ; inhérentes à la nature des êtres terrestres, identifiées à leur existence, en tout temps, en tout lieu elles sont présentes à l'homme, elles agissent sur ses sens, elles avertissent son intelligence, et portent à chaque action sa peine et sa récompense. Que l'homme connaisse ces lois ! *qu'il comprenne la nature des êtres qui l'environnent, et sa propre nature*, et il connaîtra les moteurs de sa destinée ; il saura quelles sont les causes de ses maux, et quels peuvent en être les remède.

Quand la *puissance secrète qui anime l'univers* forma le globe que l'homme habite, elle imprima aux êtres qui la composent des *propriétés essentielles* qui devinrent la règle de leurs mouvements individuels, le lien de leurs rapports réciproques, la cause de l'harmonie de l'ensemble ; par là, elle établit un ordre régulier de causes et d'effets, de principes et de conséquences, lequel, *sous une apparence de hasard*, gouverne l'univers et maintient l'équilibre du monde : ainsi elle attribua au feu le mouvement de l'activité ; à l'air, l'élasticité ; la pesanteur et la densité à la matière ; elle fit l'air plus léger que l'eau, le métal plus lourd que la terre, le bois moins tenace que l'acier ; elle ordonna à la flamme de monter, à la pierre de descendre, à la plante de végéter ;

à l'homme, voulant l'exposer au choc de tant d'êtres divers, et cependant préserver sa vie fragile, elle lui donna la faculté de sentir. Par cette faculté, toute action nuisible à son existence lui porta une sensation de mal et de douleur ; et toute action favorable, une sensation de plaisir et de bien-être. Par ces sensations, l'homme tantôt détourné de ce qui blesse ses sens, et tantôt entraîné vers ce qui les flatte, a été *nécessité d'aimer et de conserver sa vie*. Ainsi, *l'amour de soi, le désir du bien-être, l'aversion de la douleur*, ont été les lois essentielles et primordiales imposées à l'homme par la NATURE même ; les lois que la puissance ordonnatrice quelconque a établies pour le gouverner, et qui, semblables à celles du mouvement dans le monde physique, sont devenues le principe simple et fécond de tout ce qui s'est passé dans le monde moral.

Etat originel de l'homme. — Dans l'origine, l'homme, formé nu de corps et d'esprit, se trouva jeté au hasard sur la terre confuse et sauvage : orphelin délaissé de la puissance inconnue qui l'avait produit, il ne vit point à ses côtés des êtres descendus des cieux pour l'avertir de besoins qu'il ne doit qu'à ses sens, pour l'instruire de devoirs qui naissent uniquement de ses besoins. Semblable aux autres animaux, sans expérience du passé, sans prévoyance de l'avenir, il erra au sein des forêts, guidé seulement et gouverné par les affections de sa nature : par la douleur de la faim, il fut conduit aux aliments, et il pourvut à sa subsistance ; par les intempéries de l'air, il désira de couvrir son corps, et il se fit des vêtements ; par l'attrait d'un plaisir puissant, il s'approcha d'un être semblable à lui, et il perpétua son espèce...

Ainsi les impressions qu'il reçut de chaque objet, éveillant ses facultés, développèrent par degrés son entendement, et commencèrent d'instruire sa profonde ignorance ; ses besoins suscitèrent son industrie, ses périls formèrent son courage ; il apprit à distinguer les plantes utiles des nuisibles, à combattre les éléments, à saisir une proie, à défendre sa vie, et il alléga sa misère.

Ainsi, l'amour de soi, l'aversion de la douleur, le désir du bien-être, furent les mobiles simples et puissants qui retirèrent l'homme de l'état sauvage et barbare où la NATURE l'avait placé ; et lorsque maintenant sa vie est semée de jouissances, lorsqu'il peut compter chacun de ses jours par quelques douceurs, il a le droit de s'applaudir et de se dire : « C'est moi qui ai produit les biens qui m'environnent, c'est moi qui suis l'artisan de mon bonheur, habitation sûre, vêtement commode, aliments abondants et sains, campagnes riantes, coteaux fertiles, empires peuplés, tout est mon ouvrage ; sans moi, cette terre livrée au désordre ne serait qu'un marais immonde, qu'une forêt sauvage, qu'un désert hideux. Oui, *homme créateur*, reçois mon hommage. Tu as mesuré l'étendue des cieux, calculé la masse des astres, saisi l'éclair dans les nuages, dompté la mer et les orages, asservi tous les éléments :

ah ! comment tant d'élans sublimes se sont-ils mêlés de tant d'égarements ?

Principes des sociétés. — Cependant, errants dans les bois et aux bords des fleuves, à la poursuite des fauves et des poissons, les premiers humains, chasseurs et pêcheurs, entourés de dangers, assaillis d'ennemis, tourmentés par la faim, par les reptiles, par les bêtes féroces, sentirent leur faiblesse individuelle : et, mus d'un besoin commun de sûreté et d'un sentiment réciproque de mêmes maux, ils unirent leurs moyens et leurs forces ; et quand l'un encourut un péril, plusieurs l'aiderent et le secoururent ; quand l'un manqua de subsistance, un autre le partagea de sa proie : ainsi les hommes s'associèrent pour assurer leur existence, pour accroître leurs facultés, pour protéger leurs jouissances ; et l'amour de soi devint le principe de la société.

Instruits ensuite par l'épreuve répétée d'accidents divers, par les fatigues d'une vie vagabonde, par les soucis de disettes fréquentes, les hommes raisonnèrent en eux-mêmes, et se dirent : « Pourquoi consumer nos jours à chercher des fruits épars sur un sol avare ? Pourquoi nous épuiser à poursuivre des proies qui nous échappent dans l'onde et les bois ? Que ne rassemblons-nous sous notre main les animaux qui nous sustentent ? Que n'appliquons-nous nos soins à les multiplier et à les défendre ? Nous nous alimenterons de leurs produits ; nous nous vêtirons de leurs dépouilles, et nous vivrons exempts des fatigues du jour et des soucis du lendemain. » Et les hommes, s'aidant l'un et l'autre, saisirent le chevreau léger, la brebis timide ; ils captivèrent le chameau patient, le taureau farouche, le cheval impétueux ; et, s'applaudissant de leur industrie, ils s'assirent dans la joie de leur âme, et commencèrent de goûter le repos et l'aisance ; et l'amour de soi, principe de tout raisonnement devint le moteur de tout art et de toute jouissance.

Alors que les hommes purent couler des jours dans de longs loisirs et dans la communication de leurs pensées, ils portèrent sur la terre, sur les cieux, et sur leur propre existence, des regards de curiosité et de réflexion ; ils remarquèrent le cours des saisons, l'action des éléments, les propriétés des fruits et des plantes, et ils appliquèrent leur esprit à multiplier leurs jouissances. Et dans quelques contrées, ayant observé que certaines semences contenaient sous un petit volume une substance saine, propre à se transporter et à se conserver, ils imitèrent le procédé de la nature ; ils confièrent à la terre le riz, l'orge et le blé, qui fructifièrent au gré de leur espérance ; et ayant trouvé le moyen d'obtenir dans un petit espace, et sans déplacement beaucoup de subsistances et de longues provisions, ils se firent des demeures sédentaires ; ils construisirent des maisons, des hameaux, des villes, formèrent des peuples, des nations, et l'amour de soi produisit tous les développements du génie et de la puissance.

¹ Volney, les Ruines (1791), Bibliothèque nationale à 25 centimes.

Nous aurions bien des observations à faire sur la création toute faite que nous présente Volney, mais ce morceau renferme trop de vérités pour que nous le reproduisons pas.

trois mois, le jour où Solvet lui avait demandé un feuilleton. La somme offerte était très élevée, et lui, plus que personne, était pris dans le terrible engrenage parisien où plus l'on gagne plus il faut dépenser. Incapable de se restreindre, il soldait une maîtresse nouvelle par un nouveau livre; et, chaque mois, de ne dire les deux bouts, il concluait à la nécessité d'une somme plus grande de travail et non à quelque privation. Mais les forces productives ont une limite, même si on les surmène jusqu'à risquer l'anémie cérébrale; et chargé de besogne ainsi qu'il l'était, avec toujours en train le brassement de plusieurs affaires, il hésitait à accepter l'offre de Solvet, lorsque, dans de quelque associé qui fit le gros de la besogne, déblayât le terrain, travaillât sur ses plans, d'après les indications qu'il donnerait. Les grands peintres ne faisaient-ils pas ainsi au moyen âge? Il agirait de même; il se contenterait d'ajouter les dernières touches, d'apposer sa marque de fabrique, le coup de pinceau qui décèle le maître.

A vrai dire, Fourcade n'avait pas été très enthousiasmé. D'abord il avait cru à une réelle collaboration et non à un travail de simple auxiliaire salarié. C'était un artiste consciencieux, dédaigneux des oripeaux voyants qui forcent l'attention. Il n'avait pas accepté de jouer aux Précieuses ridicules ou au Limozin; et son esprit demeuré sain gardait le milieu du courant profond du siècle, sans souci des scories qui bouillonnaient sur les bords, près de la foule.

Pour lui, la soi-disant évolution littéraire était ainsi qu'une purulence morbide aboutie du surmenage de la génération intellectuelle précédente. Même le spectacle de tous ces petits « moi » pareils à des bulles qui s'enflent, luisent et vont crever au front des statues, honnecules de quelque alchimie nouvelle, ne lui paraissait pas dépourvu d'une douce gaieté. Il se plaisait à leurs innocents ébats qui, dans la marche éternelle de l'art vers l'inaccessible vérité, étaient comme un divertissement coulant la pièce, une sorte de ballet d'androgynes après lequel l'esprit reposé retournerait aux choses sérieuses et reprendrait, d'un mouvement plus sûr et plus précis, son immuable poussée en avant.

Mais comme il était de cette race de lettrés qui ne saurait, et pour cause, forcer à coup de billets de banque les portes de la Renommée, la pauvreté l'avait résigné au labeur stérile de cette singulière collaboration. L'argent qu'il en aurait lui permettrait du moins de travailler ensuite en toute sérénité à quelque œuvre grande et belle.

Aussi lorsqu'il vit enfin Holtz entrer chez lui, après un mois, son visage s'éclaira d'une satisfaction si peu dissimulée que ce dernier comprit tout de suite :

— Vous croyez, s'écria-t-il, en riant, que je vous apporte de l'argent? Vous vous trompez, et vous avez raison pourtant, car je ne vous

Et après une pause, mais il s'arrêta devant un rire qui gagnait de proche en proche. Ah! ça, est-ce qu'on se fichait de lui? Qu'est-ce qui les prenait? Et ce fut bien pis, quand son interlocuteur reprit, d'un air singulier, avec l'intention d'un conseil donné paternellement :

— Tout de même, lisez-le donc votre feuilleton. Vous verrez, cela en vaut la peine. Solvet haussa les épaules, en homme entendu, changea la conversation. Mais bientôt il se leva, fila au journal.

Déjà il avait parcouru presque toute la collection, très intrigué de ce qu'on lui avait dit, et ne comprenant pas, lorsque, dans les derniers numéros, il fut frappé de l'apparition d'un nouveau personnage. Ce personnage portait un nom singulier, le sien presque : Dolvet. C'était un type de crapule parfait, qui remplissait les colonnes des infamies les plus noires. Dans le nombre, Solvet ne put s'empêcher de reconnaître quelques-uns des traits de sa propre vie. Mais ce qui l'exaspéra tout à fait fut de voir que ce Dolvet demeurait dans sa rue, à lui le directeur, dans sa propre maison, qu'il avait le même profil que lui, la même coupe de barbe, et que pour commettre ses vilénies, il s'affublait de son propre chapeau, à lui Solvet — un chapeau que tout le boulevard connaissait — de son propre paletot, de sa canne, lui empruntant jusqu'à ses ties. Ça c'était un peu fort.

Il bouscula les feuilles, suant, soufflant de colère. C'était dur d'être vilipendé dans son propre journal. Il comprenait les rires de tout à l'heure : il comprenait l'empressement de ses rédacteurs à lire le feuilleton; il entendait les gorges chaudes des garçons de bureau. Tout Paris se payait sa tête depuis des jours. Et lui, le matin, le roubleard que personne encore n'avait fichu dedans, ne se doutait de rien. Vrai, c'était ridicule à tuer un homme. Il était tenté, pour se soulager, de flanquer tout son personnel à la porte, à commencer par le secrétaire de la rédaction. Mais quand il eut bien juré après Holtz, son esprit pratique reprit le dessus peu à peu. Même une envie de rire perçait, car, en connaisseur, il ne pouvait s'empêcher, au fond, d'admirer l'adresse du tour. Il se résigna, télégraphia à Holtz que la caisse était ouverte, qu'il y passât quand il voudrait.

III

Dolvet avait été tué net depuis plus de trois semaines, une chute de cheval ou un écrasement par un omnibus, de ces hasards comme il en arrive dans la vie, une mort qui avait produit très grand effet sur les lecteurs. Et Fourcade n'avait encore reçu qu'un acompte de cinq cents francs. Il ne pouvait douter cependant, tant l'avis qu'il eût à tuer Dolvet avait été formel, que Holtz n'eût touché intégralement la somme promise.

ment, en tâtant le terrain pour le voir venir. Car il avait vraiment du talent ce gaillard-là. Rien à retoucher à ce qu'il écrivait. Holtz ne jetait même plus les yeux sur le journal. Les premiers chapitres lui avaient suffi. C'était superbe. Il reverrait seulement au moment de faire paraître en librairie, voilà tout.

Un matin il rencontra Solvet :

— Dites donc, Holtz, est-ce que vous lisez votre roman?

Ils ne s'étaient pas revus depuis l'aventure. Holtz partit à rire.

— Vous y pensez encore, s'écria-t-il! Voyons, avouez qu'elle était bien bonne!

— Oh! très bonne. Mais il y a mieux.

A son tour il tapa l'épaule de Holtz, paternellement :

— Lisez votre roman, mon cher, lisez donc! ça en vaut la peine.

— Farceur! dit Holtz.

Pourtant, lorsqu'il se retrouva seul, saisi d'une vague inquiétude, il acheta un numéro. Presque tout de suite un nom tomba sous ses regards, flamboyant, emplissant la colonne, le nom de Holtz, le sien presque. D'où venait ce personnage qui ne figurait pas dans le plan convenu! Fièrement, il se reporta aux précédents numéros. Et il ne tarda pas à s'apercevoir que ce personnage était un type de gredin bien autrement réussi encore que n'avait été Dolvet, et que surtout sa propre portraiture était plus terriblement indicatrice que celle du directeur. Solvet avait dit vrai. C'était joliment de se voir injurié dans son propre journal; mais de s'injurier soi-même et de signer, c'était mieux encore, incontestablement. Et le plus terrible était que des coquilles s'en étaient mêlées : parfois Holtz était appelé Holtz, et le dernier numéro, tant les compositeurs finissent par confondre les deux noms, était signé Holtz.

— Bien joué! fit-il avec dépit. Le gaillard s'est rappelé Maître Pathelin.

Immédiatement, Robert Holtz envoya mille francs.

Mais Holtz avait la vie plus dure que cela. Il en fut quitte pour une maladie.

— Chameau! dit Holtz.

Et il fut d'autant plus furieux que Solvet poussa la férocité jusqu'à envoyer chez lui prendre de ses nouvelles.

Pendant quelques jours, alors, la maladie du misérable fut l'intérêt du feuilleton. Mourrait-il? Guérirait-il? Le public se passionnait. Solvet recevait des lettres qui opinait pour la mort, d'autres qui préféraient la guérison. Pourtant il déclina visiblement, car chaque